

I

Plus que dans n'importe quel autre drame, les âges des acteurs de celui-ci ont de l'importance. Ce sont eux, ces âges exécrés, qui portent, plus que moi, plus que Franz lui-même, la responsabilité des événements. J'avais quarante et un ans lorsque Camille et Franz se sont fiancés. Il en avait alors trente-quatre, elle vingt-deux. Huit ans ont passé. Franz a aujourd'hui quarante-deux ans, j'en ai plus de quarante-neuf... Une vieille, une très vieille femme, hélas !

Je n'aurai garde également d'omettre certains détails, en apparence imperceptibles, même dans une existence aussi monotone, aussi dénuée d'imprévu que le fut la mienne pendant quarante années. Sur le moment, on ne fait pas attention à eux. Et puis, plus tard, beaucoup plus tard, quand on les évoque, quand ils surgissent soudain, à la lumière brutale de la catastrophe, on est saisi d'une épouvante morne ; on se sent prédestiné, irresponsable. Irresponsable !... J'ai assez le sentiment de ma culpabilité, une culpabilité que rien, ni personne, ne me contraignait à

dénoncer, pour revendiquer le droit d'élever cette protestation. Les occasions de m'épargner que j'aurai par la suite ne seront plus si fréquentes...

Là, devant moi, sur la table où j'écris, il y a une photographie de Camille petite. Mince front déjà têtue sous une frange qui était alors si blonde, larges yeux pâles, pâlis encore par l'usure d'un papier qu'ont peu à peu déglacé mes baisers. Je passe mes interminables journées à remettre cette photographie dans ma valise, à l'en retirer. Il me semble, à chaque coup, que c'est toujours la première fois que je vois Camille. Que puis-je attendre de ce tête-à-tête ? Un adoucissement ? une aggravation de mon remords ? Tantôt c'est l'un, tantôt c'est l'autre. Ah ! tristes jours évanouis ! Pourquoi ces deux pauvres êtres n'ont-ils pas été jugés dignes du bonheur ?

Le bonheur ! D'autres, sans doute, entre les murs de cette cellule, ont déjà prononcé son nom, qui l'avaient plus mérité que moi peut-être... Mais elle, Camille, mon enfant !... Une fois, je me souviens, elle avait deux ans à peine, le médecin sortit de sa chambre et me parla à voix basse. Le croup, c'était le croup. Quatre nuits, je suis restée quatre nuits au chevet de ma petite fille, craignant à chaque instant que la mort ne me l'emportât. Certes, en cette minute, si j'avais pu prévoir, et pour elle et pour moi il eût mieux valu... Mais où vais-je m'égarer ? Je suis à peine au seuil de ma tâche, et déjà je me mets à extravaguer. Et pourtant cette confession n'a d'excuse que si elle se résigne à la sécheresse ordonnée et précise d'un rapport.

Mon père, receveur des finances, fut nommé vers 1872 dans le chef-lieu d'arrondissement où plus tard je me suis mariée. Deux ans après, il épousait ma mère, qui lui apportait en dot, avec quelques petites rentes, la maison campagnarde dans laquelle je me retirai, lorsque je fus devenue veuve. Ils n'ont jamais cessé d'avoir droit à l'estime de tous ceux qui les ont approchés, et ce n'est pas à moi de diminuer cet héritage de respectabilité, ne serait-ce qu'en laissant supposer que mon enfance eût pu être plus heureuse. D'ailleurs, je n'en passai qu'une faible partie à la maison. Ma mère mourut quand j'avais six ans, et, à huit ans, j'entrai comme pensionnaire au lycée de jeunes filles de la ville. Mon père désapprouvait l'éducation laïque, mais il était fonctionnaire. En outre, il se plaisait, par attitude, à répéter que nos ressources étaient médiocres et qu'il ne voulait pas s'entendre un jour reprocher par sa fille de ne l'avoir pas mise à même de gagner sa vie. Être à même de gagner ma vie, cela voulait dire obtenir mon brevet simple, et, si je pouvais arriver jusque-là, mon brevet supérieur.

Il n'était pas mauvais homme, bien au contraire. Mais ses colères étaient redoutables. Seule sa vanité, quand on trouvait moyen de la flatter, pouvait avoir raison de sa violence. Il me fut donné de m'en rendre compte très jeune, trop jeune, car ce n'est pas une bonne chose qu'une occasion prématurée d'apprendre à juger ses parents. Le Président de la République, qui était alors Carnot, visita un jour notre ville. Bien qu'il ne dût y passer que quelques heures, on avait réglé près d'un mois à l'avance les détails de la cérémonie. Notamment, sur la grande place, une

estrade aux couleurs nationales devait être dressée, et la municipalité avait décidé que trois fillettes du lycée s'y tiendraient debout, l'une en bleu, l'autre en blanc, l'autre en rouge. Celle qui serait vêtue de blanc lirait un compliment, tandis que ses deux compagnes présenteraient des fleurs au chef de l'Etat. Première de ma classe en récitation poétique, je fus chargée du compliment, et j'en conçus moins d'orgueil que d'effroi, car je connaissais l'hostilité de mon père à l'égard du régime, et je savais d'avance ce qui arriverait quand il apprendrait que sa fille était mêlée à ce genre de manifestation.

L'arrivée du Président était fixée au lundi. La journée du dimanche, que je passai à la maison, ne fut pour moi qu'une longue torture. Ce fut seulement le soir, au moment de rentrer au lycée, que j'osai dire la vérité à mon père. Sa fureur dépassa tout ce que j'avais imaginé : « Ah ! c'était ainsi qu'on faisait fi de la puissance paternelle ! Eh bien, on verrait de quel bois il se chauffait ! » Je regagnai l'internat en larmes, m'attendant à tous les scandales. Le lendemain, en m'habillant, puis quand je répétais une dernière fois mon compliment, je n'avais pas encore repris mon sang-froid. La première personne que j'aperçus de l'estrade, parmi la foule, fut mon père. Il était au deuxième rang, dans le groupe des fonctionnaires en redingote qu'on allait présenter au Président. Je sentais qu'il me regardait, mais je fuyais un œil que je n'avais aucune peine à deviner courroucé. Ma langue se collait à mon palais. Un peu de courage me revint pourtant lorsque le fracas des cloches et de la musique annonça l'approche du cortège. Je me raidis.